

### Chapitre N°7 « La campagne.

Tous les ans, le Président du tribunal de (...) organisait une sortie à la campagne, avec tout le personnel de l'Hôtel de Justice accompagné par leur famille. C'était Madame la greffière en chef, qui avait la responsabilité de cette réunion champêtre.

Nous avions rendez vous le dimanche matin à 8 heures. C'est une des secrétaires (Nina) qui était venu me prendre chez moi. Nous n'avions pas besoin de faire le voyage avec deux voitures. Elle était très vive, souriante, petite et mince.

J'étais membre d'un club de marche et souvent le dimanche je faisais une balade dans les environs. Comme d'habitude, j'avais mis mes vieilles chaussures de marche, mon short usé de jeans et un pull trop grand. Un maquillage presque invisible, des lunettes de soleil et évidemment sans chignon ce jour là...Je devais être méconnaissable...

La femme du procu que j'avais rencontré plusieurs fois au tribunal, avait fait semblant de ne pas me reconnaître. Lors de ces rencontres, j'avais chignon, lunettes 1900 et mon deux-pièces sombres de la parfaite secrétaire. Elle était la fille d'un magistrat et avait été élevée avec la rigueur habituelle de son milieu. Elle avait avec elle : une fille maigre et pimbêche, dans l'année du bac... et un fils boutonnant et un peu absent. La haine de Patricia, avait monté d'un cran, devant les attitudes sarcasmes de la mère et de la fille et le regard vicieux du fils qui essayait de regarder la bouche ouverte, baveuse et fixement l'ouverture de mon décolleté et dont le regard remontait lentement par la jambe de mon short... ? Belle famille... un homme méchant, une femme hargneuse et jalouse de tout, une fille prétentieuse et un fils demeuré et vicieux. Moi, toujours hypocritement, je n'avais pas hésité à lui présenter mes hommages :

- Bonjour, madame Le Procureur, quelle belle journée en perspective. Je pensais : « *bonjour madame le corbeau, comme vous avez l'air mal baisé. Que s'est-il passé ? Vous avez les reins tout courbés et les fesses pointées comme une oie... Que c'est-il passé à 6 heures ce matin... ?* ». Elle s'est finalement réveillée :

- Ho ! Excusez moi, je ne vous avais pas reconnu, ça vous change tellement par rapport avec votre tenue de la semaine.

- C'est normal, vous ne savez pas, (*je lui ai dit l'air un peu honteuse, en baisant la tête*) que j'ai mon BAFA et j'ai fait des colonies de vacances avec les scouts.

- Félicitation...

- C'est naturel d'aider la jeunesse. Avez-vous pensé que ça serait bien pour votre fils de faire des camps de jeunes ?

- Non ! Je préfère l'envoyer chez ma sœur, qui est marié avec un magistrat Anglais, afin qu'il perfectionne la langue la plus parlée au monde chez les gens biens.

- J'ai constaté que monsieur..., votre mari, connaissez bien cette langue, moi, je parle plutôt l'américain où j'ai fait de nombreux séjours d'étudiant,

tout en travaillant bien entendu pour avoir de l'argent de poche. Je donnais des cours de français...

Et vlan ! Il ne fallait pas quelle me prenne pour une illettrée.

- Félicitation ! (*En faisant sa grimace d'hypocrite*). Nous ne traversons que la manche, vous vous traversez l'atlantique en avion, moi, je crains l'avion ... Nous n'allons pas aussi loin que vous, car nous nous rendons souvent chez ma sœur en passant par le tunnel. (*Il ne manquait que ça : l'attrape idiots qui a ruiné des pauvres gens, qui avaient mis toutes leurs économies dans ce tunnel pour en devenir propriétaire, mais pas les banques qui retirent leur bénéfice de l'argent qu'ils ont prêté, à qui il faut payer les intérêts et qui sont devenus de fait propriétaire pour toucher un loyer, sans rien déboursé dans l'achat du tunnel, alors que les propriétaires perdent leur capital et ne toucheront jamais leur loyer...*)

*La fin c'était effacée et je poursuis...*

Puis nous avons marché par petit groupe, les femmes paillaient comme des enfants de la maternelle en période de récréation. Moi, j'ai sympathisé avec Nina, nous étions parti devant pour discuter librement du personnel du tribunal : *et patati et patata*... Il y en avait une qui était enceinte, c'était un flic qui l'avait engrossé. Ca faisait un peu de chambard, car sa femme voulait divorcer et lui ne voulait pas. C'est le genre d'affaire qui ne plait pas chez nous, ont allait le virer dans un autre département, pour étouffer ce petit incident. Il y en avait aussi une, dont son fils était en cabane, complice d'une affaire de trafic de drogue. Ho ! La, la., un méli-mélo, comme dans les petites villes.

Derrière nous, il y en avait qui traînaient leur manque d'activité et ne nous inquiétaient pas de leur lenteur. Nous les avons attendus en mâchant un bout de pain et de chocolat en les regardant passer.

Madame le procureur était assez vive, sa graisse ne l'embarrassait pas. Elle me faisait pensé à une vieille chèvre qui était chez ma grand-mère, qui courait partout sans savoir pourquoi, mais qui baisait la tête en venant près d'elle, comme une « *tétue-vicieuse* » pour la mettre en colère. Elle faisait la même chose semblait-il avec Monsieur le Procureur, qui traînait un peu la jambe tout en étant toujours très raide et sérieux. Elle n'avait pas dû le voir comme moi, attendant un geste qu'il demandait, implorant presque à genoux, comme un brave chien qui me supplie et auquel je répondais d'un signe de tête : « *Prenez, Monsieur le procu, elle est à vous aujourd'hui, mais avec une certaine limite...* ». En passant près de moi sous le regard de la « *chèvre* » qui le surveillait, Il a tourné la tête pour cligner les yeux. J'ai regardé la terre pour ne pas lui répondre...

Et nous sommes reparties en remontant tranquillement la colonne et en disant quelques mots avec les mini-groupes qui traînaient et que nous dépassons. Puis nous sommes arrivés à la halte de midi ou tous les membres de la sortie commençaient de sortir de leur sac leur victuaille. Certaines me demandaient comment je pouvais mangeais en pique-nique un grand pot de yaourt ? Je répondais simplement : *j'essaye de manger naturellement et je fais moi-même cette mixture, une fois par semaine. Je ne peux pas m'en passer, sinon je sens que j'ai le ventre qui durcie... Je mange aussi beaucoup de légumes et de fruits sans les faire cuire...* Elles n'avaient qu'une idée, c'était de me questionner et elles le faisaient pour essayer de me découvrir. Je répondais simplement, mais avec un point à la fin de ma réponse. Cela constitué une armure de ma vie et je me méfiais qu'un jour mes réponses ne puissent pas se retourner contre moi. Aussi, j'étais avare de sourire et sincérité dans mes réponses.

Les enfants jouaient autour de nous, étant heureux de pouvoir s'évader de

leur enclos familial et de se mélanger dans le milieu du Droit ou c'était seulement une fois par an qu'ils pouvaient le faire. Du coin de l'œil, je voyais la « mademoiselle » du procureur s'étant mise à l'écart plongé dans un livre... Le fils, jouant les chefs de guerre, élevant la parole pour imposer sa loi... Pendant que Monsieur et Madame, entourés par leur cour ne perdaient pas leur temps pour faire reluire leur pouvoir.

Avec Nina, nous avions sans nous quitter jusqu'à présent, trouvé différentes sortes de discussions qui nous avaient rapproché et en particulier maintenant celle de Dieu. Elle m'avait demandé :

- Qui est Dieu pour toi ?
- Je ne m'attendais pas que cette question se pose à toi.
- De temps en temps, j'aime à en parler, mais ce n'est pas facile. Il faut trouver quelqu'un qui s'explique clairement et je pense que tu es celle là.
- Tu dois te tromper, j'ai fait le catéchisme comme toi et j'ai fortement dévié aux règles de l'église. Si je t'apporte ma parole qui est à moi, je pourrai te faire dévier de tes règles...
- N'est pas peur, je cherche la vérité et je me rends compte que je ne l'ai pas... Disons plutôt que je ne l'ai pas encore trouvé...
- Voilà, on nous présente DIEU LE PERE, comme si c'était un **homme sage** qui vit dans les cieux. On a passé aux oubliettes sa femme... Notre religion ne parle que des hommes.
- Pourquoi aurait-il une femme ?
- Parce que c'est *Dieu le père*, il a donc des enfants et il lui faut une femme. Il faudrait dire les êtres surnaturels sont : Dieu le père et la mère. Alors qu'il a mis sur terre des hommes et des femmes.
- Tu compliques le problème, auquel je n'ai pas pensé.
- Un autre problème est que personne sur terre ne peut créer une chose vivante, sans qu'il y ait *une base de matière* pour faire la première chose vivante : que ce soit une laitue ou une souris et tout dépend de ça... (*que ce soit un végétal ou un animal*).
- Pourquoi une souris ?
- C'est le problème de Louis PASTEUR, qui est pour moi le plus grand savant du monde. Lis son histoire et tu comprendras la création et à sa suite l'adaptation et l'évolution. Imagine que le maître de la terre, ne vit pas au même rythme que les hommes et essayent de penser qu'une décennie pour nous, c'est une journée pour lui. Comme le temps n'est pas le même pour les insectes et les hommes...
- Tu ne me réponds pas... ?
- Je n'ai pas l'intention de te répondre. Je te donne à réfléchir pour solutionner ce problème. Avant l'homme moderne sur la terre, il y avait le Neandertal qui a disparu, il y a 30000ans. L'homme moderne est apparu et a laissé des traces **marquant sa présence il y a environ 7000ans**, donc un maillon perdu pour l'homme pendant 23000ans. Cherche... Cherche... Trouve un squelette pendant cette période... On en a trouvé un en 1991 « Otzi, l'homme des neiges », il avait environ 5300ans...

---

## **Chapitre 8**

« **El Procu** : Nina et El Italiano » C'est une tendance érotique gentille...

Lorsque les deux sont d'accord, ça ne regarde pas les curieux...

Au retour, nous étions devenue copine avec « Nana », elle était bougeante

et spirituelle, elle allait allégrement vers ses trente ans. Je pensais qu'elle allait me reconduire à mon appartement, mais elle s'est arrêtée devant sa maison, et comme si c'était évident, elle m'a fait monter chez elle. « *Ne t'inquiète pas, je vie seule, pas de problème* ».

Elle m'a fait visiter son appartement, qui était décoré dans un style asiatique, ce qui faisait qu'on était bien de suite. Enfin c'est comme ça que le l'ai ressenti et demandé :

- J'ai soif, j'aimerais bien un verre d'eau, svp.

Elle me l'a apporté de suite, mais en disant :

- Est-ce que tu aimes du léger vin avec des bulles.

- J'adore surtout les bulles qui s'échappent en faisant un petit bruit qui font que c'est un vin qui vit...

Elle est revenue en portant une bouteille de Vouvray rosé et tout en discutant nous avons bu presque la bouteille. Le temps passait sans qu'on s'en rende compte, lorsque j'ai regardé ma montre.

- Ho, la, la ! Il est temps que je rentre.

Elle s'est levée un peu chancelante, lorsqu'elle a dit :

« Deux verres ça va, mais trois, c'est trop... si je tombe sur un contrôle, mon permis va y passer. Mais ce n'est pas grave du fait que personne ne t'attend. Tu vas rester coucher ici, je n'ai qu'un lit mais il est grand et demain nous irons au tribunal ensemble.

- Ca m'embête un peu, j'ai ma chatte qui va s'inquiéter.

- C'est la nuit, elle va faire comme nous, elle va dormir ».

Nous avons pris une douche, Nana m'a prêté une chemise de nuit et nous nous sommes couchées. De suite, Nana a repris la conversation :

« Tu n'as pas de copain ?

- Non ! Pas pour le moment ; j'en avais un, il était gentil et prévenant, mais après une discussion parce que je ne voulais pas lui céder, il m'a laissé tomber. Moi, je ne veux céder qu'à mon mari et lui offrir mon pucelage et des enfants, lui ne voulait pas se marier et pas d'enfants, alors...

- Tu as des idées bien précises, sur ce sujet, mais ce n'est plus de notre temps.

- Si ! Je pense être de notre temps en ce qui concerne le flirt. Je lui donnais beaucoup de plaisir et lui m'en donnait aussi. (*Je pensais au procu...*) Mais, il voulait toujours plus et je n'étais pas d'accord.

- Moi, ce n'est pas pareil, je n'ai pas résisté à la pression de mon premier amant. C'était un étudiant, j'allais souvent dans sa chambre et nous flirtions, ont été arrivés à se dévêtir et finalement coucher presque nus, car nous gardions chacun notre slip. Puis un jour, il me l'a écarté et il a glissé en moi, je dis bien « *glissé* » tellement j'étais trempée. Et voilà ! Je n'étais plus vierge. C'est d'ailleurs comme pour toi... Il n'a été long à me larguer. Inutile de te dire, que je n'ai pas tardé à en trouver d'autres.

- Tu n'en as pas actuellement ?

- Si ! C'est André. Mais, il me manque... Il est parti faire un stage en Norvège, pour une entreprise qui fait des machines très sophistiquées, on lui apprend à les connaître et les entretenir. Il sera de retour dans trois mois. Il me manque et je m'ennuie. Mais, dès son retour, nous allons vivre ensemble et si ça va entre nous, nous ferons deux enfants.

- Tu ne dragues pas pendant que tu es libre ?

- Non ! Je n'ai pas envie qu'un homme me possède à sa place. Tu vois, je suis un peu comme toi, je reste vierge pour lui. Nous avons toutes nos idées et c'est la vie...

- Le plaisir ne te manque pas ?
- Avec lui, il me manque beaucoup... Je fais avec... en ce qui me concerne si je ne peux pas dormir, je me caresse et hop ! Après, je me tourne et je suis de suite dans les bras de Morphée. Toi, tu ne fais pas comme moi ?
- Si ! Parfois...
- Tu as bien des fantasmes marrants, lorsque tu te caresses ?
- Je ne sais pas s'ils sont marrants, mais ils m'aident à jouir et c'est tous ce que je leur demande.
- Raconte ?
- Commence par raconter un des tiens ?
- Si tu veux... Attends ! Attends... ! J'en ai un, mais il est ancien. Je ne m'en sers plus depuis déjà longtemps. C'est un peu l'histoire du petit chaperon rouge, d'ailleurs les psychos trouvent dans les contes pour enfants, une sorte de fantasme pour les adultes...
- ... C'était un jour... Inutile de te dire que c'est une histoire fofolle, on dit que pour au moins la moitié des fantasmes féminins, c'est ce genre d'histoire qui les fait jouir. Il faut que ça fasse peur. Je ne sais pas si c'est vraiment moi dans ce film ou si je regarde une autre fille... Donc, un jour, une gamine qui cherche des champignons, elle est au fond d'un bois qu'elle connaît depuis longtemps, lorsqu'elle rencontre un monsieur qui a l'air très bien. Il est même chic avec un manteau de fourrure aux poils longs...
- Comme elle, il a un panier à son bras qui contient quelques champignons et qui lui propose de faire un peu de chemin avec elle en lui disant :
  - Je connais un bon coin de chanterelles et de bolets au chapeau noir, il y a aussi des trompettes des morts. Tu les connais ?
  - Ah, pour sûr ! J'en ai appris au moins une vingtaine. Ce que je cherche, c'est surtout les amanites de César, c'est le plus délicieux de tous les champignons, mais il faut tomber dessus.
  - Dans mon coin, il y en a souvent.
  - Vous me montrerez ce coin ?
  - Mais, on y va de ce pas.

Ils suivent un chemin qui rentre dans le bois qui devient de plus en plus épais et sombre et le monsieur lui met la main sur l'épaule en disant :  
 « *petite fille, n'est pas peur, avec moi tu ne risques rien...* ». Ils marchent un moment jusqu'à trouver l'endroit du monsieur... Ils y trouvent plein de champignons, il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser. La fille est très heureuse, elle vient de découvrir trois amanites-César qui complètent son panier qui est plein et il est temps de faire retour. L'homme lui a tendu une friandise en disant d'une douce voix :

« Mange mon enfant, c'est bon... ».

Ils ont marché depuis un moment, lorsque la fille a eu besoin de se reposer.  
 « Je suis un peu fatigué... ».

L'homme a déployé son manteau poils contre terre et doublure satinée en surface au pied d'un arbre. La friandise était bonne, mais elle ne savait pas que cette friandise contenait un produit mystérieux et aphrodisiaque, elle avait de suite été transportée sur une autre planète. (*C'était de la poudre d'amanite tue-mouches « amanite muscari », il y a, à ce sujet une histoire Italienne. Les Italiens dans les montagnes du nord cueillent des amanites muscari et les mettent en conserve dans des bocaux. Le jour, ou il y a un mariage dans leur village, lorsque sur le matin les enfants sont couchés, les couples pour relevé leur libido font une omelette avec le contenu du bocal et c'est l'orgie dans la maison, les hommes et les femmes ne peuvent pas résister à cet aphrodisiaque et c'est la nuit de noce de chacun...*). Le monsieur l'a fait étendre sur son manteau comme sur un tapis volant et il a passé son bras

par derrière et l'a faite reposer son dos à terre, en lui disant d'une voix feutrée ; celle que l'on entend lorsqu'un narrateur raconte un conte de fée. « *Tu est la princesse de la belle au bois dormant et le Prince vient de te découvrir couchée sur un lit de satin* ».

Alors l'homme lui a déposé un baiser sur son front en disant : « *Comme vous êtes belle ma princesse* ».

La fille ne disait rien, les yeux fermés, mais son coeur battait fort...

Puis, il lui a embrassé ses yeux : « *Comme vous avez de beaux yeux* ».

Il descendait sur son visage et lui a pris un baiser sur la bouche : « *Comme votre bouche est radieuse* ».

Elle a entrouvert ses lèvres pour qu'il puisse l'embrasser comme le prince devrait le faire... Elle commençait à ce tortillé en écartant ses membres, comme si elle sortait d'un long sommeil. En suivant son mouvement, il lui avait posé sa bouche sur son cou et elle avait senti qu'il aspirait le peu d'énergie qu'il lui restait. Elle était maintenant sans défense...

Nana qui était à ma droite, s'est tournée vers moi, appuyait sur son coude, elle me regardait en souriant, tant en continuant son conte d'une voix sourde et lente : alors, l'homme a défait bouton par bouton son corsage et sa poitrine est apparue ; ses seins étaient comme des mandarines et ses fraises tendues vers lui « *comme tu as une belle poitrine ma princesse...* ».

L'homme a fait descendre doucement sa main sur sa petite poitrine et l'a fait descendre, descendre encore... jusqu'à son ventre : « *Comme tu as un jolie ventre ma princesse...* ».

Puis, il s'est un peu écarté d'elle, pour soulever sa jupe et dévoiler ses cuisses : « *Comme tu as de belles cuisses ma princesse...* ».

Comme pour illustrer son histoire, Nana faisait descendre sa main le long de mon corps, ceci comme une sorte d'affleurement, je sentais comme un fluide au passage de sa main, mais elle ne me touchait pas. J'ai soudain une chaleur montait en moi, lorsqu'elle a posé sa main sur mon genou en continuant : alors, l'homme a passé sa main entre ses cuisses en disant : « *... Mais, comme tu es belle, ma princesse... J'ai trouvé le trésor que je cherchais au fond de ce bois magique et je le tiens* »

La fille était paralysée, elle voulait se sauver mais elle n'en avait pas la force, alors l'homme a montré ses dents acérés comme des poignards en disant : « *je vais manger ton trésor* » et il a de suite relevé sa jupe jusqu'à sa poitrine, déchiré sa culotte et s'est précipité entre ses jambes. C'est à ce moment que je joui... ou si ça ne vient pas... c'est lorsqu'un peu plus tard, il la pénètre...

- Mais ! Mais ! Qu'est ce tu fais ... ?

- Je vis ce fantasme, fait de même...

En suivant le processus de son fantasme, comme emporté par son scénario Nana avait passé sa main entre mes cuisses et saisie mon parpaillou. J'étais comme la fille de son histoire surprise par cette attaque et j'ai dis « *Laisse-moi...* ». Cette histoire m'avait troublé, c'était peut-être l'alcool ou sa présence et je n'ai pas chassé sa main. J'en avais envie... Elle m'a caressé avec une délicatesse de femme et j'ai joui simplement avec une caresse sur mon clitoris, c'était banal... c'était simple... mais c'était bon... Lorsque je suis revenue à moi, j'ai dis comme sortant des mystères des conte de fées ou je m'étais comme hypnotisée en suivant son histoire.

« *Suis-je lesbienne... ? Et toi, tu en es une... ?* »

- Tu ne l'es pas et moi non plus, je n'ai jamais aimé une femme comme un homme. Tu dois bien savoir que les lesbiennes n'aiment que les femmes,

moi j'aime que les hommes. Mais souviens toi, lorsque tu jouais au docteur avec une copine, vous ne vous êtes jamais touchés ?

- Je ne m'en souviens pas.

- Réfléchi bien ?

- Si, une fois, ça fait tellement longtemps que je l'avais oublié. C'était avec une cousine... nous étions en vacances. Elle devait avoir quatorze ans et moi dix. Elle m'a caressé et ses caresses m'ont occasionné une sorte de perte de connaissance, je... je l'avais oublié

- Tu vois bien que ce n'est pas pour une caresse de fille à fille que tu es devenu lesbienne. Moi c'est pareil. Vers treize ans, avec des copines on faisait le concours à celle qui jouirait le plus vite. Et après, celle qui ferait jouir le plus vite sa copine. C'est curieux comme jeu, c'était de notre âge... Ce qui compte, c'est notre plaisir, il est à nous et il ne faut pas être égoïste et le garder pour soi. C'est nous que ça regarde, notre façon d'avoir du plaisir. Tout se partage et pourquoi pas le plaisir. Les prêtres de toutes les religions condamne le sexe comme l'arme du diable : il ne faut pas en parler ; il ne faut pas le faire ; sinon ont est punis... Punis par les hommes, lorsque ça les arrange, puni par le Bon Dieu, qui à ma connaissance n'a pas encore puni de femmes libres de leur corps. Ne me parle pas de lesbiennes, qui dans leur « secte d'homo » se prennent pour des êtres supérieurs et mésestimes les autres femmes et les hommes. C'est ridicule, elles ont deux pieds et deux bras comme tous les êtres humains, elles ne sont pas plus intelligentes que les autres... mais, elles cherchent leur plaisir exclusivement entre elles. Elles se prennent pour des êtres supérieurs. En réalité, elles sont les derniers maillons de leur chaîne de vie, c'est leur fin, même si elles se font faire un enfant artificiellement, c'est un acte fait sans amour, qui sera élevé sans père, mais il faut qu'elles acceptent d'être le dernier rameau de leur branche et de faire un bâtard qui ne connaîtra jamais son père et en le cherchant, il ne le trouvera pas et il va trainer (*ce manque*) toute sa vie... qu'elle interrogation néfaste ?

- C'est la première fois que j'entends cette définition... Finalement, pourquoi sommes-nous sur terre ?

- Pour un jour aller dans une planète qui vie sans des être humain et y apporter la vie, comme nos aïeux l'on fait un jour sur la terre, mais à la seule condition, c'est que la race humaine terrestre puisse survivre pendant les mille ou dix mille ans futurs, c'est ça leur destiné, sinon nous aurons vécu pour rien... Sauf, si nous avons vécu le bonheur au présent qui nous est à nous... Moi, j'aime tous les êtres humains de la terre. S'il me plaise, je suis prête à leur donner du plaisir. Comprend, que si je leur donne du plaisir, c'est comme un cadeau. On a autant de plaisir à donner qu'à recevoir... Nous avons fini la bouteille de Vouvray et l'alcool m'a mis de bonne humeur dans cette atmosphère que je ne pensais pas découvrir avec Nana.

« Racontes ton fantasme ?

- D'accord, c'est un gars qui s'appelle « Juju », enfin c'est comme ça que je l'appelle. C'est un copain...

- Qu'est ce que vous faites avec ton Juju ?

- C'est un soir que je suis sorti avec une bande de jeune et nous sommes allés à un bal de campagne. Je dansais avec Juju qui au bout d'un moment m'a invité à sortir pour prendre un peu l'air. Il faisait bon et nous avons marché un petit moment, puis il m'a coincé contre un arbre pour m'embrasser.

Nana, s'est approché de moi et a relevé sa chemise de nuit pour frotter sa

jambe contre la mienne. Je n'osais pas la toucher, alors elle a pris ma main, l'a posé sur sa cuisse et elle s'est caressée avec, puis sur son ventre et au bout d'un moment elle l'a posé sur son pubis. J'avais compris, il fallait que je lui rende les caresses qu'elle m'avait données. Je n'ai pas dit, non... C'était normal... ou presque avec l'alcool...

- Et alors ?

- Il n'en ait pas resté là, il a déboutonné mon corsage et m'en a sorti les seins et tout de suite il les a embrassé.

Puis je sens sa main qui descend le long de mes cuisses, elle remonte à l'intérieur, sa main remonte, remonte, jusqu'à ne plus pouvoir aller plus loin... Avec ses genoux, il me force à écarter mes cuisses et il écarte mon slip, je sens que son pantalon descend sur ses pieds, alors, il saisit sa verge et me frotte. Nana a repris :

- Rentre moi un de tes doigts dans mon vagin, doucement, doucement pour commencer, moi je ne risque pas de perdre mon pucelage...

Je me suis senti devenir Juju, j'ai abandonné son clitoris du bout de mes doigts pour rentrer mon majeur dans son petit trou d'où sortait sa liqueur de femme, mais j'ai continué de frotter son petit bouton avec mon pouce. Elle commençait de se plaindre...« C'est bon ! Tu sais... ? Maintenant, je... j'aimerai deux doigts... »

Elle était partie, dans un nouveau fantasme et j'ai abandonné le mien, aussi pour obéir, j'ai sorti mon majeur pour y joindre l'index et avec délicatesse, je les ai fait entrer ensembles. Puis, elle m'a pris le poignet et a fait rentrer et sortir mes doigts de son vagin, puis elle a rassemblé les trois doigts du milieu de ma main, elle a écarté ses genoux et introduit mes doigts dans son tabernacle en disant : « *Prends-moi comme un homme, pendant que je me caresse* » Elle se caressait le clitoris, pendant que mes doigts allait et venait serrés dans son trou ouvert à jamais. Dans un soupir elle m'a dit : « **écartes les dedans, c'est plus gros et ils sont vivants** ». Je les ai écartés en les tournants de droite à gauche, elle s'est mise à se plaindre en disant : *Oui... ! Ouiiii ! C'est bonnn... continuuuu... Vas-y ! Vas-y... ! Ah ! Comme c'est bon avec toi ! Oui ! Ouiiii ! Continue, continue. Baises moi, baises moi comme un homme... »*

Alors, elle m'a mis sur elle entre ses jambes et elle a continué en faisant le mouvement de l'homme qu'elle venait de donner à son ventre et à ses fesses, je l'ai accompagné sur le même rythme, dans le mouvement, collé contre elle, elle m'a écarté les fesses de ses deux mains, puis elle a caressé mon « *peutou* » pour finalement y entrer un de ses doigts. Je n'ai rien dit, j'étais seulement occupé par mes doigts qui entraient et sortaient au rythme de mes coups de fesses qui la pinait et elle a joui en disant simplement : « *Ca y est ! Ca y est !... Je jouiiiiii... je jouiiiiii...* ».

Lorsque je l'ai senti devenir molle sous moi, j'ai roulé sur le côté et elle est venue se peloter tendrement dans mes bras en murmurant : « *tu m'as donné divinement du plaisir* ». Tu vois, on n'est pas des lesbiennes, si on n'a pas d'hommes, nous les femmes, on n'a pas à être privé du plaisir qui est le nôtre et ça ne les privent pas, puisqu'ils ne sont pas là... Toi comme moi, ce soir ont se serait masturbée chacune dans notre coin et comme on était ensemble ont s'est rendu service. Finalement, le plaisir, il est à la portée de toutes les femmes qui peuvent, sans être des lesbiennes, se rendre service comme des gamines. C'est un secret entre nous, personne ne le saura jamais, mais qu'est-ce c'était bon... mais qu'est-ce c'était bon... C'est bien meilleur que d'y faire soit même. Ce qui t'a manqué à toi, c'est les doigts, je



suis en dette... J'ai dans mes réserves un petit godemiché qui ne te ferait pas perdre ton pucelage...

- Surtout pas ! Je veux donner ma fleur à mon mari, (*je le répétais sans arrêt, un jour elle pourrait me servir de témoin...*), il n'est pas question que je perde mon pucelage bêtement, en faisant entrer en moi n'importe quoi...

- C'est dommage, c'est bon tu sais, c'est un gode vibrant, c'est un cadeau que mon ami m'a envoyé pour que je puisse l'attendre... Mais, j'ai eu plus que toi... comment je pourrai réparer cette dette... ?

- Tu n'as rien à réparer, c'était bon pour nous deux, je ne vois pas que tu as eu plus que moi... ».

Nous, nous sommes endormie, l'esprit tranquille, comme deux petites filles qui avaient fait une *niche au monde des biens pensants* et leurs corps étaient reposés et satisfait.

Je dormais depuis longtemps et j'étais comme dans un rêve; j'étais dans le ciel; je flottais entre des nuages comme j'avais vu un jour un vautour le faire en cherchant des courants ascendants; j'ai senti une présence entre mes cuisses, on aurait dit un petit chat qui se lovait contre sa mère. J'ai de suite pensé : « *c'est un rêve, ça me chatouille, ce n'était pas nouveau que mon sexe se réveille de temps en temps...* ». Puis une pensée m'est venue subitement : « *mais c'est Nana... Ce n'est pas possible ...* ». Sans bouger, je me suis réveillée. C'était elle, c'était bien elle. Elle était entre mes jambes, sa tête appuyée sur ma cuisse, une de ses mains écartait mes grosses lèvres, pendant que sa bouche me suçait avec délicatesse le clito. Ce n'était pas possible... une femme qui me lèche. J'ai eu subitement l'envie de la rejeter, puis une phrase m'est revenu : « *ce qui t'a manqué c'est les doigts, j'ai eu plus que toi, je suis en dette, il faudra que je répare...* ». C'est ce qu'elle était en train de faire, elle réparait... Alors, j'ai murmuré comme si je me parlais à moi-même :

- Mais, qu'est ce que tu fais... Tu m'as dit que tu trouvais dégeulasse que des femmes fassent ça entre elles ?

- Avec une femme, d'accord, mais toi tu es une gamine encore pucelle... Ne parles pas, ne réfléchis pas, je suis ton petit « Juju », il est très fatigué, il a seulement la force de faire le petit chat et lécher ta petite langue, ne résiste pas, prend ton plaisir, je paie ma dette...

- C'est trop ! C'est trop bon...

Le plaisir est venu simplement, ce n'était pas un orage, c'était comme lorsque la méditerranée fait avancer ces petites vaguelettes qui vous chatouillent la plante des pieds, j'ai même vu éclater le soleil sans éclat brillant et il y avait les cigales en plus... C'était le bonheur, je vivais ce bonheur...

J'ai repoussé la tête de Nana et l'ai aidé à venir vers moi, je l'ai serré contre ma poitrine, en disant « *merci, merci Nana, tu as raison, c'est simple entre nous... ont n'est pas des gouines, on ne s'aime pas d'amour, on est pure comme des gamines qui ne connaissent pas le mal ; on ne peut pas refuser de se rendre service, d'apporter gratuitement du plaisir qui a été donné dans notre inné par le créateur. Nous faisons ensemble : la musique des Dieux...* ». Nous faisons simplement l'amour qui est l'art le plus important de notre vie, l'art n'a pas de sexe, aussi pourquoi nous en priver puisqu'il est en nous à l'état pur... ?

Quand on pense que les bien-pensants se privent de bonheur, il faut simplement penser « *à qui sa rapporte* » ? Les dominants, eux ne s'en privent pas, car il le paie avec des sous. Ils sont dédouanés par avance.

Leurs dollars ne leur coûtent pas tellement de sueur... C'est le problème du dominant et du dominé... Il faut de temps en temps faire des gestes d'amour, même si dans notre monde ils sont critiqués, car ils sont gratuits. Ce qui n'est pas payant, ça ne vaut rien. Ca me rappelle d'avoir appris un jour, dans les paroles d'un guérisseur, qui disait à une de ses clientes qui était proche du suicide : « *Madame, vous dites que vous êtes seule, que vous ne plaisez pas aux hommes de chez nous, que les médicaments n'agissent plus malgré une fortune que vous avez dépensé. Voici mon ordonnance : « Vous allez prendre l'avion pour le sud de l'Italie ». Vous allez chercher un hôtel en pleine ville, alors vous vous sentirez devenir une femme inconnue, même de vous même, en voyant tous les hommes, des jeunes et des vieux, des beaux et des moches, ces hommes qui vous regardent comme une femme et non comme une ombre comme vous pensez qu'ils vous voient chez nous. Vous allez vous donner à un homme mûr, qui sans manières et sans Bla, Bla, Bla, saura vous combler par son expérience. Ensuite, vous changerez d'hôtel et vous allez vous donner à un jeune homme fringant : pour la rapidité et l'exploit. Vous n'aurez pas vu passé ces deux jours... Vous allez encore déménager en changeant de ville et maintenant vous êtes devenue sûr de votre attrait de femme. Vous allez maintenant choisir les plus beaux, en changeant tout les jours et vous allez revivre... comme une femme et non comme une pauvre femme qui ne pense que personne de l'aime et qu'il faut en finir avec la vie. Lorsque vous reviendrez ici, vous serez métamorphosée et vous regarderez les hommes avec d'autres yeux et eux aussi ils vous regarderont avec des yeux brillant, vous aurez changé, ils ne vous feront plus peur... Dans Paris, des milliers d'hommes seront à votre service... il faut les voir, les reconnaître... En Italie, vous les voyez et ils le savent. Ce sont des chasseurs primitifs, mais ils chassent continuellement les étrangères, pendant que leurs femmes sont enfermées dans leurs cuisines. Allez, devenez gibier consentante en Italie, après allez en Tunisie ou en Turquie et faites la différence...).*

Alors qu'à Paris, les hommes seront devenue *du gibier pour vous* et vous serez une braconnière, avec jupes courtes, bottes et laisse-à- chien pendu à votre gibecière et prête à leur enserrer le col. A votre retour, **chassez l'homme de chez nous**, pour le plaisir de le chasser, et chassez le pour le plaisir qu'il vous donnera, après que vous l'aurez choisi par un sourire derrière des lunettes noires comme gibier à deux pattes. Il est à vous... profitez en... Comme en Italie prenez en un jeune ou un vieux, prenez tout ce qu'il vous donne (*de plaisir*), mais ne déboursez jamais, c'est gratuit pour vous, c'est toujours payant pour eux : *un bon repas, une belle chambre, une bonne ballade, un petit cadeau...*

Vous êtes devenue chasseuse, vous n'êtes plus victimes de leur intellectualité de surface et vous devenez une femme dominante, *vous êtes une femme, une vraie...* vivez madame... la vie est à vous... Vous êtes devenue dominatrice, ne cédez jamais à l'homme par amour, mais pour l'amour qu'il vous fait ou vous apporte. *Votre plaisir est à vous et ne se donne pas et ne se prête pas.* Prenez l'homme physique comme une conquête de guerre, gardez le... le temps qu'il ne vous domine pas. Lorsqu'il vous domine, lorsqu'il vous manipule, dite lui « *merci* », (Je suis une femme libre, je ne veux pas de chaînes). Où, il faut qu'**il y mette le prix et je vaux cher...** très cher... Mais attention *aux envahisseurs*, ils sont capables de vous ligoter sans que vous vous en aperceviez et de vous rendre esclave sans vous en rendre compte. *Soyez toujours à l'affût de leur gentillesse du*

*moment qui vous achète et sachez dire non ! Vivement... avant qu'il ne soit trop tard... Partir en courant n'est pas une défaite, c'est abandonner une bataille ou l'on peut y laisser des plumes, même si l'on pourrait la gagner. Il faut être agressive et en forme pour gagner la bataille suivante sans risque... Alors, retournez en Italie... Pensez positif et non négatif, vous êtes une chasseuse et non une femme gibier, ainsi vous vivrez votre vie... Ne communiquez pas mes propos à qui que ce soit, ils s'en serviraient contre vous... Allez de l'avant Madame, et à bientôt...*

## **Chapitre N°9**

**EL PROCU** – « **EI Caressa** » Auteur R.FAURD. Bellerive/A.

Les jours succédaient aux jours. Monsieur le procu devenait pressant et me suppliait d'être à lui. Qu'il n'avait jamais connu une femme comme moi. S'il le fallait, il divorcerait pour vivre ensemble. Je savais que : *"chez ces gens là, m'sieur on n'divorce pas..."*. Le baratin classique des hommes, qui veulent se faire une nana. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que ce sont les femmes qui tiennent les leviers de commande. Je me suis laissée harceler pendant un long moment, en rappelant sans arrêt, que je tenais à rester vierge et qu'il n'était pas question qu'un autre homme que mon mari puisse prendre ma fleur.

- Si vous me voulez, vous divorcez et alors je deviens votre femme et nous ferons l'amour tous les soirs et plein d'enfants... C'était une muraille infranchissable pour lui. Je faisais passer sans arrêt le message que ma fleur était sacrée. Il fallait qu'il soit persuadé que c'était un tabou marqué du sceau de l'absolu. Je l'ai fait jurer sur sa bible, sur sa chaste mère et sur son honneur que jamais, il ne me prendrait par la force.

Lorsque je l'ai senti prêt à accepter mon scénario de la caressa. J'ai profité d'un jour où il était particulièrement excité par un dossier. J'étais sur ses genoux, lui avait toujours sa main entre mes jambes, on venait juste de prendre notre pied, pour le brancher sur le sujet.

- Vous, vous souvenez que je vous ai parlé un jour de ce copain avec qui je faisais tout, sauf qu'il lui était interdit de pénétrer mon vagin ?

- Oui ! Je m'en souviens.

- Je vais vous dire, ce que l'on faisait.

- Vas-y ! Raconte ?

- Et bien voilà : au lieu de me caresser la chatte avec son doigt, c'était avec son zizi.

- Ah !

J'ai cru qu'il allait s'étrangler... puis ses yeux sont devenus tout ronds, comme ceux d'un cochon. Il m'est revenu en mémoire les paroles de Brel : *"Les bourgeois, c'est comme des cochons, plus ça devient vieux, plus ça devient cons..."*. Certainement que Jacques avait du voir un jour des yeux comme ça... et il avait eu le courage d'en parler. J'ai poursuivi :

- J'ai une confiance absolu en vous et on avait tous les deux notre plaisir. Ce copain, me caressait du haut en bas dans ma fente avec son machin, en insistant sur mon petit bouton. C'est bien meilleur qu'avec le doigt. Il attendait que j'aie mon plaisir, puis c'était son tour. J'aimais bien qu'il me badigeonne avec sa crème toute la vulve. Jamais, il n'a essayé de me

pénétrer par devant...

- Mais Patricia, tu peux avoir autant confiance en moi, que tu l'avais avec ton copain. Si tu m'accordes ce plaisir nouveau, je te jure encore une fois sur la bible que je ne te dépucellerai pas.

- C'est juré, que vous ne me pénétrerez jamais dans mon vagin... Jurez-le encore !

- Oui ! Je le jure.

Avec ses gros sabots, se croyant le plus malin, il a juré qu'il ne me pénétrerait jamais par devant. « *Attention à tes fesses Patricia... mais tu le tiens... " Plus ça devient vieux, plus ça devient con..."* ».

Le lendemain, il a voulu tenter l'expérience. Après nous être bien embrassés, il m'a caressé entre les jambes et je lui rendu. Il a fait descendre mon slip et me l'a finalement quitté malgré ma résistance pudibonde. Puis, il m'a appuyé contre son bureau et est venu entre mes jambes, le pantalon et le slip descendu sur les chevilles. Il s'est encastré entre mes cuisses et après un moment d'hésitation pris son sexe dans sa main et commencé de me caresser. Je ne voulais pas manquer ça, aussi j'ai soulevé ma jupe pour dégager tout mon ventre, comme si je le lui offrais. C'était divin, il avait une bite de velours monsieur le procu. Si j'avais fermé les yeux et m'étais laisser aller, je lui aurai demandé de me prendre, tellement c'était bon. Mais je voulais garder le contrôle de l'opération : "*El caressa*". Je me suis contrainte à le regarder faire et ça m'a aidé. Avec son air sérieux et appliqué, et sa bite tenue avec deux doigts comme un pinceau, « *il avait l'air d'un con m'sieur le procu, il avait l'air d'un con...* ».

Lorsque certains signes que je connaissais m'ont averti qu'il allait jouir et comme je ne tenais pas être possédé à ce moment « *trop tôt* » dans un accès de folie... Je lui ai pris sa verge pour qu'il n'ait pas envie de me pénétrer subitement et me suis frotté le clito en jouissant en même temps qu'il m'aspergeait de son sperme à la glue tiède. Il grognait comme un ours satisfait. Lorsque sa bite a été bien ramollie, je lui ai fait un collier avec mes jambes serrées sur ses fesses et l'ai câliné contre moi.

Le train-train a repris augmenté de cette nouvelle caresse que je lui accordais parcimonieusement comme sa femme une fois par semaine. Un jour qu'il était dans de bonnes dispositions et après une belle partie, j'ai joué celle qui sortait de l'extase divine dans ses bras et jeté ma dernière ligne à l'eau. D'une voix presque inaudible, j'y suis allée de ma pommade contre la frustration. En faite, sa bite m'agaçait et à force de lire des affaires de sodomie homme ou femme, j'avais envie d'essayer au moins une fois. Surtout que sa bite était parfaite pour faire ça, vu sa grosseur... Lui ne pourrait jamais se vanter de cette largesse que je lui avais accordée. Il en serait de même en ce qui me concernait. Je lançais ma ligne « *du petou* » :

- J'vous ai dit que mon dernier copain, il me faisait des fois autre chose...

- Quoi ?

- J'ne peux pas le dire. J'ai honte, ça ne ce fait pas, surtout avec un homme comme vous.

- Je ne pense pas être différent, comme homme, de ton ancien copain. Ce qu'il te faisait, je peux le faire.

- Non ! J'ai honte.

- Dis ! Je t'en prie. Tu as vu comme j'ai été gentil ce soir. Tu as eu beaucoup de plaisir et longtemps.

Je marmonnais comme pour moi-même :

- Oui, c'est vrai, vous avez été formidable. J'ai joui comme une folle, c'est

bien de flirter...

- Alors, dis ?

- Ben... C'était comme on vient de faire. Pendant, qu'il me caressait avec sa verge par devant, il m'agaçait le petou par derrière avec son doigt, même qu'au bout d'un moment, quand j'étais bien dilatée, « *il allait peut-être comprendre* », il le faisait rentrer. C'était drôle, je n'aimais pas et en même temps j'aimais... « *En fait, je n'avais jamais fait ça, j'avais seulement lu quelques confessions concernant ce sujet* ».

- La nature humaine permet beaucoup de fantaisie et s'en est une, les homos ne semblent pas tellement en souffrir avec leur petou...

- D'accord, mais n'empêche que ça fait mal au début... mais après ça devient bon...

Avait-il compris monsieur le procureur ? Certainement... Il devait faire une association d'idée et penser que l'avantage, c'est qu'en faisant pénétrer sa bite par le petit trou (c'est ce que fond dans quelques tribus... même parmi les modernes dans certain milieu... ou dans certaine religions afin que les jeunes filles restent vierge... c'est encore de notre temps...) il me baisait et j'aurai pu garder ma fleur tout en me donnant à lui. Donc, il ne serait pas parjure pour le moment. C'était parfait.

- Tu penses que ça fait vraiment mal, ou que c'est mal ? Il suivait son idée...

- Je pense que c'est d'un commun accord entre les parties et que ce n'est pas mal. Du fait qu'ils sont d'accord pour faire cela, c'est la nature qui le veut. On n'invente pas ce genre de chose.

- Mais est-ce que ça fait mal ?

- La première fois, ça m'a fait drôle, j'ai même eu peur. Les autres fois, ça faisait un peu mal au début, il se mouillait sans arrêts son doigt avec sa salive ou il me mettait de la vaseline, mais c'était une sensation très particulière. La douleur s'estompait en pensant qu'il était en moi. Lui, il aimait tellement me pénétrer avec son doigt, que son plaisir était le mien. Mais à chaque fois, après, j'avais honte d'avoir accepté de faire ça... D'un autre côté, j'étais heureuse de lui avoir fait plaisir et de conserver ma fleur tout en faisant presque tout ce qu'il désirait. On ne peut le faire qu'avec quelqu'un en qui on a une entière confiance et qu'il n'allait pas raconter partout qu'il m'avait mis le doigt au petit trou.

Bien entendu, m'sieur l'procu, avait saisi la balle au bond et m'avait bêtement demandé si j'avais totalement confiance en lui et que si un jour... lors de circonstances exceptionnelles... on pourrait... Je n'avais pas répondu, mais lui avait cloué le bec avec un fougueux baiser.

En fait, on travaillait beaucoup et le temps passait vite. Puis un soir, une veillée tardive des heures supplémentaires est arrivée, le dossier sur lequel ont travaillé a été bâclé. M'sieur le procu, m'a attiré sur ses genoux, alors qu'il était sur son grand fauteuil confortable et ont n'a pas tardé à nous embrasser comme de jeunes amoureux, excités par le vent du printemps que l'on entendait souffler dans la ramure des arbres.

Au bout d'un moment, il s'est levé a soulevé ma jupe qu'il a retourné dans mon dos et ma couché sur son bureau.

-Ah ! Qu'est ce vous faites... J'ai froid à mes fesses... Laissez-moi... Je ne veux pas...

Il ne s'occupait pas de mes rouspétances et m'a quitté mon slip et écartant mes cuisses ou il s'est mis entre elle, j'ai senti que son pantalon glissait par terre, accompagné de son slip, puis il a pris sa bite d'une main tout en ouvrant mes grosses lèvres de l'autre et s'était mis à passer son engin de

haut en bas dans ma vallée toute mouillée. Puis, bien en face de son travail, il s'est penché sur mon ventre et a posé sa couleuvre bien à plat entre les lèvres de ma vallée d'amour. Il a alors passé ses mains derrière mes cuisses tout en m'attirant contre lui. Il avait pris une sorte de rythme en continuant de faire aller et venir sa couleuvre bien au chaud dans mon petit nid. C'était plutôt agréable. Cette sensation avait commencé comme une sorte d'apaisement et petit à petit le bien être était arrivé. Puis, j'ai senti sa main qui cherchait un passage entre mes fesses, dès qu'elle est arrivée près de sa cible, j'ai commencé à me débattre, en disant :

- Non ! Pas aujourd'hui... Il ne faut pas...

Lui par un mouvement calme continuait la « caressa », sans m'écouter. Puis, il a tenté de faire pénétrer son doigt dans le petit trou. Comme se dernier ne s'ouvrait pas à sec, il a porté son doigt à sa bouche et est de suite revenu vers son but, il en a fait le tour en pénétrant un tout petit peu à l'intérieur, puis il a repris son geste et est revenu à sa bouche pour saliver sur son doigt et reprendre son ouvrage. Moi, je m'agitais, en disant :

- Non... ! Pas... pas aujourd'hui... ! Vous allez me faire du mal.

- Je ne vais pas te faire du mal. Tu l'as déjà fait... Laisse toi aller... Ca sera bon... Tu conserveras ton pucelage, comme je te l'ai juré

- J'ai peur...

- Tu n'as pas confiance en moi ?

-Si ! Je vous fais confiance, mais une autre fois, je vous en prie...

Il ne semblait attendre que ça et il a rentré son doigt. C'était comme un viol pour lui, comme pour moi. Je me suis mise à laisser des plaintes sortir de mes lèvres.

- Ah... ! Aaaaah... Aaaaah... ! Pas ça... Pas ça... !

C'était surprenant, mais ça ne me faisait pas de mal. J'ai continué de me plaindre. Tout continuant de remuer les fesses et en lui tenant sa verge dans la vallée entre mes cuisses et subitement il est parti et m'a arrosé de sa crème. Je me suis frottée avec plaisir en prenant mon pied. Heureusement je l'avais échappé belle pour une fois. C'était une partie de gagnée. Le temps passait, plusieurs fois, il avait fait plusieurs tentatives de sodomie, mais je m'étais tellement débattu qu'il n'avait pu me pénétrer. Je ne voulais pas que ce soit trop facile et qu'il enregistre dans son subconscient que je finissais toujours par céder. En général, suivant les circonstances et le temps dont on disposait, on se contentait de bisous, de branlettes, de sucettes, de caressa ou de touché du doigt au petou. J'étais prête et bientôt je me déciderai à en terminer avec ce terminal d'ordinateur sur jambes chez qui j'avais révélé qu'il avait un sexe. Mais maintenant, il fallait encore enfoncer un clou.

Un point important : en public nous ne nous parlions pas, ce qui ne

l'empêchait pas parfois de me demander d'une voix autoritaire et sans

réplique un document ou me rappeler une omission ou une erreur. Lorsque

nous nous retrouvions seuls, il s'excusait disant faire cela pour donner le

change et il profitait pour me prendre un baiser. J'aimais bien ce

comportement, je passais devant tous pour son souffre douleur et presque

son esclave. Mes collègues me disaient qu'elles ne pourraient pas supporter

ce que je supportais, d'autant qu'il n'était pas tendre avec elles non plus.

Elles me conseillaient de réagir, moi je prenais mon air le plus négatif pour

dire : " *Je ne peux rien dire, il serait encore plus méchant... c'est un*

*perfectionniste, il ne pense qu'à son travail*". Donc de ce côté, j'étais parée

pour la suite.

=====

-  
-  
-  
-  
CHAPITRE N°10.

**El Procu** : *La mauvaise version du but atteint...* Auteur Robert Faurd. Bellerive/A.

- Lorsque les deux sont d'accord, ça ne regarde pas les curieux...

Un soir, il y avait eu un vin d'honneur, pour le changement de poste d'un juge de notre tribunal. J'avais vu de loin monsieur le procu s'offrir plusieurs coupes de champagne tout en paradant comme un coq dans un poulailler. J'ai de suite vite compris que le dossier dont il voulait s'occuper ce soir était celui de Patricia. Il n'a pas tardé à venir et après avoir bien fermé la porte, il m'a montré qu'il avait pris ses précautions pour que notre soirée privée soit réussie en me montrant une bouteille de champagne qu'il avait caché derrière son dos. Il m'en a offert une coupe, puis deux, puis la troisième a atterri dans un pot de fleurs... J'ai joué la femme saoule, il était lui aussi assez en forme, vu ce qu'il avait bu avant.

Il m'a lutiné pendant un moment, je lui échappais pour l'exciter. A un moment, nous étions près de son bureau, il m'a agrippé, m'a attiré contre lui et c'est appuyé les fesses contre la table. Dans le mouvement, il a passé ses mains par derrière sous ma jupe et profitant que je me tortillais pour me libérer, il a fait descendre mon slip. Des deux mains, il me serrait contre lui, je sentais son sexe dur. J'ai joué celle, qui sachant qu'il était vain de résister à son maître, aussi prenant mon parti, mes bras autour de son cou et mon baiser à pleine bouche n'avaient pas de commentaire. Le message de soumission n'était pas dur à comprendre et il en a profité.

Pendant que d'une main, il me tenait écarté les fesses, les doigts de son autre main recherchaient l'emplacement de ma pastille brune, qu'ils n'ont pas été longs à trouver. Je me suis dit : " *tu vas y passer ce soir, au moins tu sauras se que ressentent les homos et tu pourras éventuellement en parler...*". J'ai réagi sottement en riant, un peu inquiète quand même. J'ai tenté un nouveau simulacre de défense et il ne m'a pas lâché, en me disant : « *tu vas garder ton pucelage de femme comme promis et tu vas perdre l'autre* »... En même temps, il a agacé mon petit trou en suivant les indications que je lui avais données. Bien entendu, je ne pouvais pas décemment accepter cette atteinte à mon intimité

Mais, qu'est ce que vous faites. Non ! Non ! Pas ça... pas ça... Qu'est ce que vous allez me faire... ? Il n'a pas répondu et ma faite retourner face à sa large table de bureau et appuyé ma poitrine les bras écartaient comme sur une vraie piste d'envole. Jupe relevée et les fesses pointées comme une autruche qui picore le sol. Je pensais en riant pour moi « *quel spectacle... le sacrifice de la pauvre secrétaire écrasée sur une table, avec un sadique-procureur derrière elle...* ». Indiscutablement, ça valait une photo, qu'il aurait fallu envoyer à sa femme.

Il avait pris du culot en quelques semaines, monsieur le procureur, et ceci grâce à moi. Il avait un bel avenir et il était en bonne voie pour s'envoyer la meilleure amie de sa femme (*dont j'avais fait la connaissance lors de notre journée à la campagne*) et elle au moins était de son monde. Elle semblait connaître le marivaudage et la première règle du savoir vivre de son milieu : « l'hypocrisie ». Avec l'expérience qu'il avait maintenant, elle ne serait pas déçue. Il était derrière moi et j'ai de suite senti qu'il devenait opérationnel, il

avait défait sa ceinture et son pantalon avait glissé par terre. J'ai de suite senti passer et repasser sa virilité entre mes fesses. Il y a eu un temps d'arrêt et puis m'a dis d'une voix étrangement sourde :

- Ne bouge pas, je vais y mettre de la vaseline et ça ira tout seul.

Je n'avais rien contre, bien au contraire. Il avait pris ses précautions, m'sieur le procu, il a appuyé le tube sur mon petou et j'ai senti qu'il m'en garnissait largement. Sans rien me dire, il avait préparé son coup. Je me le représentais demandant au pharmacien : "*Je voudrais des cachets d'aspirine et un tube de vaseline...*". Je suis vite revenu à la réalité du présent, lorsque j'ai senti qu'il appuyait le bout de sa verge contre mon petit trou et qu'il commençait à me pénétrer lentement. Je ne savais pas que ça pouvait être aussi excitable.

Bien entendu, je me débattais et murmurer d'une voix plaintive : *Non ! Non ! Pas ça... ! Ça fait trop mal, vous êtes trop gros : (ça c'est le truc qui fait toujours plaisir à un mec). Non... je vous en prie...* J'avais moi aussi pris mes précautions. Je m'étais procurer des bougies de différentes tailles et lorsque je m'amusais, comme m'sieur le procureur, le samedi soir ou le dimanche matin, je les avais essayé les unes après les autres à mon entière satisfaction, en passant dans ma tête mon fantasme préféré de sodomie : *« une pauvre fille qui avait été enfermé dans une cabane dans les bois avec un gangster qui l'avait violée, mais comme elle y prenait du plaisir, il avait fini par la sodomiser pour qu'il puisse l'entendre hurler de souffrance en se débattant... »*. Avec de la vaseline, les bougies passaient assez facilement, y compris la plus grosse dont je ne pouvais pas faire le tour avec mes doigts, alors que je le faisais facilement avec son zizi. J'étais sûr maintenant que mon orifice anal pouvait facilement absorber son *« amuse cul »* petit modèle. Mais, je n'avais d'ailleurs pas trop à me plaindre du travail de m'sieur le procu. Il progressait lentement, attendant que mes muscles se relâchent; avant de pousser plus loin. Il continuait malgré toutes mes lamentations. - Oh ! Ca fait mal ... ! Vous êtes une brute. ! Ça fait mal... ! Arrêtez, je vous en prie ! Arrêtez par pitié...

- Je rentre doucement, doucement, laisse toi aller...

Il allait doucement, souhaitant certainement ne pas me décevoir, afin de pouvoir recommencer. Lorsqu'il a été totalement enfoncé en moi, son pubis collé à mes fesses, je me suis senti soulagé. Finalement ça ne s'était pas mal passé. Il a commencé sans attendre son va et vient. Je n'avais connu jusqu'à présent que les caresses superficielles de quelques copains et les siennes, tout le reste était inventé. Je comprenais que le vrai plaisir était dans le mouvement tellement bien imagé par la petite comptine: *"Elle rentre, elle sort, ça fait ressort. Elle va, elle vient, ça fait du bien"*.

Sa chanson à lui était plus heurtée, c'était celle des machos qui avait enfin ce qu'il désirait : *« Ah ! J'te baise. Ah ! J'te possède. Ah ! Je t'encule ! Je t'encule... ! C'était vrai, il me défonçait et me pénétrait les fesses écartaient et vlan... ! Il n'avait pas hésité pour atteindre le centre de la lune, d'ailleurs il me baisait comme une chienne de concours. Ce salaud, ne s'occupait plus de moi, Il me fouillait les tripes, mais c'est lui qui allait en sortir souiller. Il me sodomisait en égoïste, comme jamais il n'avait pu et ne pourrait peut-être jamais le faire avec sa femme. Elle trouverait un jour, un homme à qui elle donnerait tout... tout et avec plaisir.*

A la pensée, qu'elle nous regardait, j'ai failli prendre mon plaisir. Je me la représentais les yeux exorbités devant la vision de son estimable mari en train de forniquer sa petite secrétaire servile. Ce mari, que son milieu et **ses parents lui avaient offert** et qu'elle avait transformé en eunuque six jours sur sept. Ce mari, que j'étais en train de muter en taureau, suant comme un



loueur en train de couvrir cette pauvre créature le cul pointé contre son ventre. Le comble de l'horreur, est qu'il était non pas en train de lui faire un bâtard, comme dans son milieu les hommes depuis des générations en avaient l'habitude avec les petites bonnes ; qu'ensuite les femmes les chassaient pour dévergondage et vol. Mais, il était en train de tremper son crayon visqueux dans l'encrier immonde. Je voyais bien madame la procureur devant cette vision d'un autre monde (*pas le sien bien entendu, mais celui des vulgaires*) et tomber raide morte à la pensée qu'elle allait devoir dimanche matin, après son petit déjeuner, accepter l'introduction de cette bite souillée dans son pur tabernacle.

Dans la situation nouvelle où j'étais, je ne savais pas exactement où on allait. Je sentais dans mon dos, m'sieur le procu s'essouffler à faire venir son plaisir qui avait dû en partie s'évanouir avec les bulles de champagne. Moi, je commençais d'aimer, la sensation de douleur étant remplacée par celle du plaisir. Je ne voulais pas lui montrer que j'aimais, mais au contraire, que je m'étais sacrifiée pour son plaisir, et je continuais ma litanie :

- Ca fait mal... ! Ça fait mal... ! C'est horrible... ! Je souffre le martyr...

Son instinct de sadique dont il faisait preuve dans ses dossiers, libéré par le champagne, devait maintenant se fondre dans son acte présent, car il répondait :

- Ah ! Tu l'as voulu... et bien tu l'as maintenant bien profonde et même jusqu'aux couilles. Tiens ! Tiens ! Prend là... Prend là...

En même temps qu'il me pénétrait en profondeur. Je me suis rendue compte que j'étais un peu maso, car j'aimais être fouillée en force. Le souvenir lointain de la vision d'une petite jument entravée subissant les assauts d'un brutal étalon m'est revenu. Elle avait été préparée par le boute-en-train et avait offert sa croupe sans défense, comme je le faisais aux assauts de m'sieur le procu. Je sentais le plaisir venir au plus profond de mon être, je n'avais jamais connu come cela arrivait. C'était un mélange de physique et de mentale. Je me transformais en mante religieuse, mon plaisir serait bientôt double et ne tarderait pas à se présenter.

J'aurai pu, je le crois jouir de suite, mais j'ai eu peur qu'il traîne la patte et que si avant l'orgasme c'était bon, après ça risquait de devenir pénible et même insupportable. Mais, je n'ai pas eu à attendre longtemps. Peut-être aussi que les deux ou trois coups de fesses de la cavale en chaleur que j'étais, ont enclenché le turbo. Le petit trou de Patricia, c'était autre chose que le grand trou en jupe plissée de sa femme. Monsieur le procu, a pris son plaisir et livré sa marchandise en poussant des grognements de victoire et sans retenu :

- Prends ! Prends tout ! Prends dans ton cul ! Ah, j'te possède enfin sal...

(*Là... il s'est arrêté à temps, sinon j'aurai pu me vexer...*). Ah que c'est bon dans ton cul. Je n'ai jamais connu rien de meilleur.

Salaud, tu ne vas pas tarder à te régaler. Ce sera un cadeau de Patricia, mais elle ne te demandera pas de remerciement. D'autant, que lorsque ce sera à ton tour de pointer les fesses, tu ne chanteras pas pareil. Surtout, un homme de ta classe, mêlé à des gens du peuple, tu comprendras ce que veut dire en la matière et qu'il n'y a pas de justice. Il fallait bien que je dise un mot, moi aussi, j'avais joui en silence pendant qu'il prenait son pied et j'avais transformé mon plaisir en étouffant sur mon avant bras, un hurlement comme « *celui* » de mon fantasme...

- En me pénétrant, tu m'as rendu folle de douleur. Il ne faudra plus me faire ça, ça fait trop mal.

- Ce n'est que la première fois, tu viens de perdre ton pucelage... après ça ira...

Ah, le con ! Il pensait qu'on avait un pucelage au petit trou. Quel con... Pendant qu'il continuait à me frottais le cul avec son «*petit bout* » qui perdait de sa vigueur. Il aurait fallu que je lui dise qu'il pourrait bientôt commencer à chanter «*le vice marseillais* », mais je ne lui ai pas dit, bien que j'y aie pensé, avec un certain délice...

- Oui ! C'est pour ça... c'est parce que vous m'avez pris mon pucelage de derrière, que ça m'a fait très mal. C'est parce que vous êtes rentré en forçant mon petit trou. S'il n'y avait pas eu la douleur du dépucelage, ça aurait pu être bon de vous sentir en moi... Ca m'a fait mal, mais j'étais heureuse de vous faire ce plaisir, tout en gardant ma virginité... celle auquel, je tiens plus que ma vie.

J'avais une nouvelle fois, confirmé la valeur que j'attachais à ma fleur. Il a du penser en matcho : "*compte sur moi pour recommencer, mais en attendant j'ai la queue en tire-bouchon, c'était pire que lorsque j'ai dépucelé ma femme. Car avec elle, la capsule enlevée, ça a été tout seul, mais avec toi c'était un vrai étau, ma bite était écrasée de toutes parts et il me semble qu'elle s'est transformée comme un tire-bouchon, elle devait se tortiller come la queue d'un petit porc pour s'infiltrer dans ton petou. C'était unique comme sensation... Vivement la prochaine fois*

Je suis rentrée chez moi, le petou douloureux, mais satisfaite. C'était finalement plus valorisant de se faire enculer que de se faire arracher une dent. Je trouvais finalement que l'opération c'était bien passée.

Heureusement que j'avais testé avec la bougie avant, sinon, je pense que cela aurait été une bien plus rude épreuve.

Le lundi, lorsque je suis entré dans son bureau, il avait l'air inquiet. J'ai refermé soigneusement la porte, je l'ai regardé, je lui ai souri tristement en disant comme une pouliche aurait dit à son maître : «*j'ai eu mal, il ne faudra plus m'y faire, ça m'a fait très mal, je n'ai pas dormi de la nuit* ». Il m'a pris dans ses bras pour me consoler avec mon air de biche blessée.

=====

**El procu** – *La plaidoirie : Jean et Sophie* - Auteur Robert FAURD Bellerive/A.

## **CHAPITRE 11.**

Un jour que j'avais demandé à monsieur le Procureur un petit moment pour assister dans notre tribunal, à la plaidoirie du plus âgé de nos avocats qui devait plaider pour la suite d'un roman d'amour qui était en train de mal se terminer. Avec le dictaphone, j'ai enregistré l'exposé du Procureur et celui de cet avocat.

JEAN est un gendarme accusé, d'avoir fait un enfant à une jeune fille de la DASS, "Sophie", qui était placée chez sa mère. Pendant les vacances, ils ont fait l'amour. Enceinte, la mère a mise à la porte Sophie, elle ne voulait pas que cette fille devienne l'épouse de son fils. Les spécialistes de la DASS, ont fait tout un cinéma, prétextant qu'il y avait eu un viol aggravé, par le fait que le gendarme avait de l'autorité sur la jeune fille... et c'est parti ... pour faire du mal... Ces gens avait une affaire à se mettre sous la dent.

Jean le gendarme, accusé de viol sur mineur est désemparé. Il a bien un oncle, le frère de son père, qui est avocat, mais qui s'est retiré dans un vieux moulin dont le chant de l'eau lui est indispensable pour terminer ses jours en pratiquant le zen. Désespéré Jean lui a écrit et le supplie de l'aider. Sa réponse a été brève et un peu énigmatique: *"je ne peux refuser de porter secours à un enfant, qui est de mon sang"*. Jean n'en avait pas compris le sens exact sur le moment. Et avait présenté la dite réponse à sa mère, qui s'était écroulée sur son fauteuil et avait perdu connaissance pendant plusieurs minutes.

Je peux ajouter une séquence que j'ai perdu dans laquelle Jean serait le fils de son oncle, qui aurait eu une relation avec sa belle sœur et dont il serait le fruit, *ça serait un secret de famille. Ca n'a rien à voir avec une plaidoirie. qui ne concerne que l'amour de Jean et de Sophie et de la haine de sa mère...*

*Si ça vous intéresse vous pouvez écrire ce chapitre perdu. Vous pouvez écrire aussi les relations entre Jean et Sophie.*  
**FAURD à Bellerive/Allier**

---

### **La plaidoirie:**

Mesdames et Messieurs les douze jurés. J'ai bien dit douze jurés. Vous êtes douze personnes physiques qui ont reçu mission de décider en leur âme et conscience si mon client, est ou n'est pas coupable ? A-t-il violenté une jeune fille qui sera bientôt la maman d'un petit enfant ? Quelle lourde responsabilité vous avez... Car ici, ce n'est pas un jeu de télévision, c'est grave et je m'en expliquerai. J'ajoute et vous le savez déjà, que votre décision sera rendue au nom du peuple Français et vous allez en être comptable à son égard.

En tant qu'homme ou femme, juge ou simple particulier, vous allez exprimer dans la caverne ou vous allez rentrer et exprimer vos arguments qui seront secrets sous peine de grave punition. C'est comme dans le temps ou les sages se retiraient...

Vous avez dans cette salle, depuis l'ouverture de ce procès entendu beaucoup des gens parler..., parler..., raconter..., dévoiler leurs pensées..., évoquer des faits... et je pense que nous avez autant de difficultés que moi à vous y retrouver. Il faut donc faire un travail de synthèse et mettre les personnages et les faits à leur place. Je vais mis employer, car l'œuvre de justice doit être claire comme de l'eau de

roche. Et si vous devez envoyer mon client en prison, il faut qu'il sache pourquoi...? Oui ! Pourquoi ? Il risque d'aller « au trou »... Mais, vous aussi, vous allez devoir vivre votre vie durant avec le souvenir de ce procès et de la décision que vous aurez exprimé en votre âme et conscience. Je me répète, nous ne sommes pas à la télévision, la télé ne se fermera jamais pour vous. Monsieur le Procureur, vous a dit que vous ne devez pas laisser cet homme en liberté, mais éventuellement l'enfermer dans une prison pendant des années, afin qu'il paie son acte... Mais, vous avez en face de vous un accusé, qui n'est qu'un homme, un simple homme avec ses faiblesses et ses bons sentiments. Ayant maintenant la parole, je pense que devant votre assemblée, il faut que je vous présente les circonstances de la vie et c'est ce que je vais vous exposer. Vous le voyez, je suis un vieil homme, je suis plus un philosophe qui a vu beaucoup de misère et je pensais avoir bien mérité un repos après plus de cinquante ans de travail ininterrompu. J'ai commencé à travailler à l'âge de 14 ans chez un avoué et c'est par mon travail que j'ai pu me payer mes études. Je pensais, m'étant retiré à la campagne pour méditer, être détaché de l'actualité et laisser la terre et les hommes aller leur destin. Je dois vous dire aussi, que je n'ai pas eu l'honneur *de porter la robe d'avocat* parce que j'avais fait des études, mais que *j'ai fait des études pour avoir l'honneur d'être avocat*. Ma première robe, il a fallu que je l'emprunte à un confrère, n'ayant pas l'argent pour me la payer. Celle que j'ai mise aujourd'hui, j'ai dû l'extraire de sa housse, alors que je pensais qu'elle n'en sortirait que pour me vêtir pour mon dernier voyage. Pourquoi cette passion pour ce métier, qui pour moi est le plus beau du monde où je dois vous présenter la vérité... Peut-être, parce que j'ai vu beaucoup d'injustice au cours de ma vie, aussi je désire défendre ici l'avenir d'une jeune fille et de son enfant qui est né de l'amour de ses parents... En partant de faits, que Monsieur le Président a tenté d'éclaircir pour que vous compreniez la complexité de cette affaire, il l'a fait en développant des arguments en faveur ou en défaveur de l'accusé.

Mon rôle d'avocat et que je suis chargé de défendre « la veuve et

l'orphelin », comme on le dit communément Sophie n'est pas veuve : elle va perdre son mari et l'orphelin qui n'a pas encore de père, mais qui va le perdre avant de naître. Je suis donc chargé de vous convaincre que **la vie et la liberté** sont les plus belles choses qui ont été donnée à l'homme moderne, mais qu'il doit pouvoir assumer les deux et qu'on ne le prive pas de vie et liberté... Mais, il ne faut pas oublier que je dois aussi défendre la vérité et la justice. Justice qui doit sortir grandie de ce procès et être une fois de plus la fierté de notre pays où il fait si bon vivre.

Monsieur le Procureur a accusé mon client d'avoir commis aux yeux de la société une bien vilaine action et c'était sa mission d'essayer de vous en convaincre. Moi, je n'ai pas été convaincu, mon client n'a rien compris à ce qui lui arrive. Monsieur le procureur a présenté ses arguments avec véhémence et je lui suis gré de l'avoir fait sans haine et sans passion. Il vous a dit que les textes disaient que... et que la loi n'avait pas d'état d'âme... Il vous a dit que le cas de mon client entrait dans un certain cadre...Qu'il fallait imaginer que notre société était comme une pièce parfaitement ordonnée, dans laquelle dans laquelle mon client a apporté la perturbation...

Je vais le suivre sur ce dernier sujet. Prenons cette salle d'audience qui elle aussi est parfaitement ordonnée. Remarquez qu'elle est coupée en deux. Au fond, des gens qui sont assis, écoutent et regardent. Ils sont des témoins, les témoins du peuple Français. Ils sont là pour témoigner que ce procès ce sera déroulé sans tricherie et en ce qui concerne la défense, qu'elle a pu s'exprimer librement. Plus tard, ils pourront parler du procès de Jean et de Sophie.

Je suis de l'autre côté de la ligne séparative que vous concevez, dans ce cercle se sont les acteurs d'un procès... Où sera rendu une justice claire, limpide, devant des témoins et je cite la phrase de Monsieur le Procureur « dans une pièce parfaitement en ordre ».

Parlons de cet ordre : Remarquez, que je suis au niveau du sol et suis entouré de gens qui sont au dessus de moi : en particulier Monsieur le Procureur, qui élève son imposante stature pour parler debout sur son

estrade, lorsqu'il prend la parole et les Juges et les Jurés restent sagement assis. L'avocat est dominé et c'est bien ainsi. L'avocat reste debout, les pieds sur terre. Il doit se rappeler qu'il est simplement un homme et non une machine, que c'est de **son cœur** que doivent sortir les paroles qu'il doit prononcer et non de son cerveau programmé par ses professeurs qui lui ont appris la loi. Ce ne sont que des « **acquits** » que certains confrères sortent comme une énumération de leur acquit « *et arrive ce qui doit arriver...* ». Moi, je n'ai cherché que dans mon « **Innée** » donc dans mon **cœur** ce qu'il faut que j'exprime naturellement et en toute simplicité.

*L'avocat* a un avantage, ses pieds touchent le sol, il peut bouger, se déplacer et le mouvement, c'est la vie. Il est libre, il ne doit de compte à personne, sauf à lui même, à ses créateurs et à ses aïeux. Il ne peut pas s'auto-excuser en disant : "j'étais missionné...", "j'ai agis au nom de...". Non ! L'avocat est seul..., seul responsable... mais totalement libre de s'exprimer... de dire... et de laisser parler son cœur.

**Accusé**... Si on prononce ce mot devant vous sur un marché, un dimanche matin, combien parmi vous, par reflex seront prêt à condamner « *l'accusé* » sans explication. Car dans votre esprit c'est un accusé, donc un coupable... et il est condamné d'avance... Combien seront prêt à l'écouter et seront prêt à entendre ses explications ... ? C'est pourquoi vous êtes tous là aujourd'hui...

. Dans cette salle, il y a douze êtres humains qui ont pour mission de juger un de leur semblable. Ils vont décider en leur âme et conscience, si l'homme que vous voyez assis entre deux policiers, a porté préjudice à une jeune femme et à un enfant ? C'est Monsieur le Procureur qui vient de plaider l'importance en droit des fautes de Monsieur Jean, qui d'après le livre rouge que vous voyez sur son bureau contient les lois pénales et il vous en a largement expliqué la portée. Mais, l'avocat va à son tour plaider de l'importance relative et des faits que Monsieur Jean a accomplie. Car nous ne sommes pas des robots, mais des femmes et des hommes de chair et d'os. Chacun de vous doit être conscient de sa responsabilité et s'il est croyant, des comptes qu'il aura un jour à rendre

à son Dieu et s'il ne croit pas à l'éternel, il devra se regarder dans une glace tous les matins en se disant : Suis-je vraiment un homme ou un robot ? Suis-je bon ou méchant ? Ai-je bien fait, et accomplie du bien ou du mal ? ... Ce n'est pas un jugement de groupe que vous allez rendre, ni un vote dans lequel vous allez faire un choix pour désigner votre député ou votre maire. Non ! Vous allez juger un homme qui a semble t-il commis une infraction aux règles actuelles de notre société. Je dis bien actuelles, car les règles changent **avec le temps, avec les gens et avec les mœurs**, et je vais m'en expliquer:

**Le temps :** En ce qui concerne le temps: il faut se rappeler qu'il a fallu attendre le concile de Mâcon de 595 pour entendre proclamer et à une seule voix de majorité, que la femme avait une âme. Il en a été de même plus tard pour les indiens d'Amérique du sud et même du nord, accusés d'être sans âme et il fallait exterminer ces espèces de copies d'hommes qui faisaient honte aux docteurs de la foi de l'époque, des hommes en robes et perruque dûment mandatés pour ordonner les massacres. En 1944 les femmes ne votaient pas, elles étaient accusées de ne pas être capable de discernement et les docteurs de l'église leur interdisaient de prendre du plaisir avec leur mari, l'acte était réservé à la procréation et au soulagement naturel de l'homme ? Des exemples comme ceux là, je pourrais vous en citer des centaines. Sommes nous encore au temps où les femmes étaient des êtres sans âmes et incapable de voter, et où on leur refusé le droit de jouir **de leur corps ou du soleil** comme bon leur semble... Sommes-nous encore au temps où des gens bien intentionnés disent pensant détenir la vérité... C'était dans le temps... Maintenant, il faut vivre et penser au présent temps...

**Les gens :** En ce qui concerne les gens à une certaine époque, on offrait à Saladin le Magnifique une vierge tous le vendredi et actuellement les princes d'Arabie, s'offrent actuellement, pour passer leurs vacances en Egypte, quelques très jeunes filles qu'ils marient à leur arrivée et répudient à la fin de leurs vacances. C'est leurs lois et leurs usages. La bible rappelle aussi une autre histoire : Le roi David était vieux et avait froid et que pour le réchauffer on lui apporta une jeune fille vierge, qui

elle se coucha sur son sein et il se réchauffa... Sachez aussi que l'âge l'égal pour se marier en Iran est de 11 ans pour une fille et qu'elles sont mariées de force, même en France, un peu plus tard, au grès de leur famille. Les esclaves femmes existent encore dans notre monde...

**Les mœurs :** En ce qui concerne les mœurs : nos roi, ne devait-il pas consommer leur mariage avec leur femme à peine pubère en présence d'une partie de la cour. Encore aujourd'hui, je l'ai vu en janvier 1997, dans une émission de télé, c'est une femme de la tribu des Gitans Espagnols qui déflore la mariée, avec un mouchoir blanc au bout de son doigt. Je ne parle pas des quarante millions de filles excisées en Afrique et des quelques milliers en France sur lesquelles on ferme les yeux, sous prétexte que c'est une coutume. Il faut aussi avoir une pensée pour les deux milliards de femmes dans le monde qui ont été ou seront violées lors de leur nuit de noce. Mais, il ne faut pas se voiler la face...

J'ai voulu Mesdames et Messieurs les jurés attirer votre attention sur ces trois points qu'il faudra garder à votre esprit tout au long de ma plaidoirie : **le temps, les gens, les mœurs**. Je n'en tire pas de conclusions, mais il était bon de se les rappeler. D'autant que l'on hurle partout qu'il n'y a qu'une seule race d'homme sur la terre et qu'ils sont tous égaux et que c'est pour cela qu'on tue les autres. Quels autres... ? Il me revient en mémoire un conte : *il était une fois quatre prisonniers enfermés dans une tour carrée qui avait une vision différente d'où elle était située : L'un ne voyait que la mer par sa fenêtre avec son eau sans fin ; l'autre, une plaine verdoyante qui se perdait à l'infini ; un autre, la montagne qui s'offrait à sa vue et montait jusqu'aux nuages ; encore un autre, qui ne voyait qu'une forêt tellement touffue que personne ne pouvait y pénétrer*). Lorsque le gardien les réunissait dans une pièce centrale sans fenêtre, c'était un brouhaha général. Chaque prisonnier avait sa version personnelle, en fonction de ce qu'il voyait de sa fenêtre et ne pouvait admettre les dires de ses codétenues. Lorsque'il regagnait chacun sa cellule, il ne pouvait admettre que ce qu'il ne voyait pas et ne croyait pas en dehors de sa vision limitée...

Maintenant, je vais vous présenter cet homme qui est en personne



devant vous : c'est notre frère, car nous sommes tous frères et sœurs, nous n'avons tous la même origine, mais, il est accusé d'avoir aimé... Accusé d'avoir aimé... Ca me rappelle une affaire dans laquelle une femme professeur et un de ses élèves s'étaient aimés. Elle a été condamnée et elle a fini par se suicider... Les parents de son élève, doivent y penser tous les jours, tous les jours, ils ont ruiné la vie de deux êtres... Mais revenons à mon client. Son père était gendarme et il a été tué dans de douloureuses circonstances. Monsieur le procureur vous en a parlé et je n'ai rien à y ajouter. L'accusé a été élevé dignement par sa mère. Mère possessive s'il en fut, qui a vécu dans le souvenir de son défunt mari qui avait donné son sang pour nous Elle l'a dit elle même : *"je n'avais que mon fils... et cette traînée allait me le prendre..."*

En ce qui concerne "*cette traînée*" il s'agit de Mademoiselle Sophie, la victime entre guillemets, mais la victime de notre société et de notre Droit. Elle n'a pas de famille et on veut l'empêcher d'en avoir une. Moi, je l'appelle "*la veuve*". Mais il y a aussi "*l'orphelin*" ... On a peu parlé de ce futur petit enfant. C'est une « *valise* », il attend dans le ventre de sa mère. Il est présent comme une *chose* dans ce procès, mais il vie... Personne n'a parlé en son nom, le côté psychologique de l'enfant on s'en fiche et pourtant on se gargarise de dire que la France est la patrie des droits de l'homme et qu'elle est signataire de la convention internationale des droits de l'enfant. Je pourrai vous parler des droits de l'enfant, mais ça semble inutile présentement, car lorsqu'il sera né, ce sera un autre problème juridique, chaque chose en son temps...

C'est donc sur vous, Mesdames et Messieurs les jurés, c'est sur vos épaules que va reposer présentement l'avenir de cet enfant. Fidèle à mon serment de défendre la veuve et l'orphelin, je dois en parler et vous dire que si certains fonctionnaires ont réclamé de l'argent pour lui, on a pas fait parler cet enfant par la bouche d'un avocat, qu'on m'a refusé de nommer malgré ma demande express. Si un de mes confrères avait pu parler en son nom, vous auriez compris que la victime et l'accusé c'était lui. Il est accusé d'avoir été conçu et va bientôt être né et il risque d'être

ce soir la victime en devenant orphelin sans père et le fils d'un condamné à la prison et le fils d'une fille mère, d'une pauvre fille...

Un avocat aurait pu le dire, mais cet enfant n'a pas eu la parole et je le déplore au nom de la justice. Je dois donc plaider pour lui. Cet enfant a été conçu dans l'amour. Rappelez-vous les larmes de mon client, lorsqu'il parle de sa passion pour mademoiselle Sophie, sa femme biblique. Rappelez-vous les larmes de mademoiselle Sophie, qui pleurait sur son paradis perdu et sa joie de devenir mère, mère de l'enfant de Jean, mère de l'enfant de l'amour.

On vous a dit: *"c'est à la suite d'un rapport sexuel..."*. J'ai failli hurler en entendant cela. Ces personnes parlent comme cela au nom de cette société-anonyme, qui n'existe que sur une montagne de papiers, c'est personnes parlent comme si elles n'avaient jamais connu l'amour, la passion, le septième ciel, l'abandon total... Faire l'amour pour ces personnes, c'est certainement *"coïter ou baiser : vite fait, bien fait..."*. Mon client n'a jamais baisé, « mais a eu un rapport d'amour » avec mademoiselle Sophie, il l'a aimé; il l'a adoré et elle l'a adoré et aimé. Ils ont découvert et accompli ensemble les rites de l'amour, rites qui conduisent depuis la nuit des temps à concrétiser l'amour partagé en mélangeant la moitié de l'un avec la moitié de l'autre pour créer la vie. Leur amour a été béni, ils ont fait un enfant et il sera magnifique, comme le sont toujours les enfants de l'amour. Il n'y a pas eu de violence, de contrainte, seulement de l'amour et ils n'avaient qu'une façon de prouvé leur amour... c'est de faire... l'amour...

Certains diront, il ne l'on pas fait à la suite d'une décision mûrement réfléchie, non ! Ils n'y ont pas réfléchi, ils se sont donné simplement l'un à l'autre, comme nos aïeux ont du le faire, il y a fort longtemps...

Il y a cinquante ans, on refusait aux femmes le droit de choisir leur député, et aujourd'hui on refuse à une jeune fille celui de choisir son compagnon et de faire un enfant avec lui. Mais, l'énoncé est plus subtil, notre société se cache derrière ses doigts-anonymes. Elle ne refuse rien à celle qui se sent femme. Non ! Non ! Les femmes sont libres, elles ne sont plus des esclaves! Mais est-ce bien vrai? N'est ce pas une forme de

machiavélisme que de faire condamner un homme sous prétexte qu'il a donné du plaisir à une femme. N'est ce pas pour continuer *l'esclavage de la femme en la rendant mentalement responsable de l'emprisonnement de l'homme qu'elle a aimé de tout son cœur et de tout son corps*. N'est-ce pas lui retirer le droit de vote, n'est ce pas lui retirer le droit d'aimer ? N'est ce pas une subtilité extrême de la priver d'amour comme le faisaient les docteurs de la foi il y a quelques dizaines d'années. Non ! Toutes les femmes naissent libres et égales en droit. Mais, qu'est-ce qu'une femme ? J'ai lu qu'une fille devient femme lorsqu'elle peut être fécondée et le garçon devient homme de même. Alors, mademoiselle Sophie a bien prouvé qu'elle était une femme et elle a montré qu'elle n'était pas une esclave de la société, qu'elle était libre de son corps et d'aimer... Cet acte de rébellion de femme, cet acte d'amour, on a voulu en faire un acte de soumission, de contrainte, alors qu'il s'agissait d'un acte d'indépendance. Voilà une gamine qui a été dépendante toute sa vie de l'assistance de la société, trimbalée de famille en famille, elle était traitée de *"petite malheureuse"* lorsqu'elle faisait une bêtise, de *"fille de personne"* à l'école et j'en passe. Puis un jour elle est devenue femme, elle est devenue quelqu'un, puis elle est devenue grosse, elle était devenue « quelqu'un » et au lieu d'être félicité de cette ascension, elle redevient esclave, traité de: *"traînée"*; de *"fille de rien"*; de « salope » et j'en passe. Traité ainsi par une personne, dont on a peu parlé, et qui pour moi est la principale responsable de ce procès, c'est la mère de mon client. Au lieu d'être heureuse d'être grand-mère et d'accueillir avec joie et respect la femme qui avait accepté de partez l'enfant de son fils. Elle l'a insulté, elle l'a frappé et elle l'a chassé comme une voleuse: *"Comment cette fille de rien, allait lui prendre son fils"*, son fils, dont elle était certaine qu'il s'était conservé pur pour son mariage avec une jeune fille bien, qu'elle lui choisirait, comme elle avait elle même été choisie et peut-être violée le soir de ses noces, car ne connaissant rien de l'amour...

Comment cette vicieuse avait osé séduire son petit, se faire forniquer, prendre du plaisir et lui en donner. Comment cette traînée, avait offert

son sexe, son ventre à un enfant innocent qui pouvait être traumatisé à vie, un crime en droit judiciaire, commis par son fils en aimant « *cette trainée* ». Mais cette femme, la mère de mon client n'est pas au banc des accusés, Elle aurait du protéger la femme que son fils avait choisi, mais au contraire, elle l'a chargé... Il faut la plaindre. Elle a été esclave toute sa vie des usages de nos lois. Elle a vécu une vie de jeune fille en bocal, une vie de femme en appartement, une vie de veuve-noire exemplaire, une vie de mère sacrifiée, une grand-mère qui a sacrifié son fils et son petit fils suivant les règles que j'ai évoqué, il y a un petit moment et qui sont : **le temps, les gens, les mœurs...**

Messieurs et Mesdames les jurés, nous sommes en France et avons des lois. Ces lois sont votées par les représentants du peuple, donc par nos représentants et la sentence que vous devez rendre en votre âme et conscience le sera au nom du peuple Français, de tout le peuple Français. Mais n'oubliez pas que c'est vous qui allez rendre la justice individuellement, ne rejetez pas sur les onze jurés qui vont délibérer avec vous, votre responsabilité qui vous rend responsable individuellement...

Qu'est ce que cette société reproche à mon client ? L'accusation présenté par Monsieur le Procureur de la République, il vous l'a exposé avec beaucoup de finesse. Je dirais beaucoup de métier. C'était péremptoirement du beau travail, du bel ouvrage comme on dit dans mon pays natal, même de la dentelle. Mon client a eu l'audace de déflorer une jeune fille consentante mais qui n'avait pas l'âge, ni la qualité... Et bien je vais vous dire, dans le secret de mon cabinet, j'ai souvent entendu des femmes me dire avoir été violées le soir de leur noce, contrainte de subir un acte non désiré, car certainement prématuré; leur prince charmant transformé en bête... en vertu d'un acte de mariage lui donnant le droit de posséder son corps contre sa volonté. Des femmes parfois violées toute leur vie. Mais, ces cas de violence sont ou étaient autorisés et par l'église et par la société, l'homme avait le droit... Il usait de son droit... Ces femmes légitimes, je dirais ces esclaves des hommes, ne pouvait même pas divorcer, leur vie

se passait à faire des enfants et servir un homme à qui la société de l'époque donnait tous les droits, y compris ce fameux droit de cuissage dont on parle avec horreur. **Ce droit était accordé par le mariage.** Les jeunes filles étaient **livrées par leur famille** à un homme souvent maladroit, mais à qui la société avait donné le droit de violer une jeune fille. Et, ne pensez pas que j'exagère, c'est encore le lot de deux milliards de femmes dans le monde qui ont ou seront violées lors de leur nuit de noce.

Monsieur le Procureur vous a fait un magnifique exposé sur le sujet et la définition du viol suivant le code pénal. Moi, je vais vous donner ma définition : *"le viol c'est lorsqu'un homme contraint par la force une femme à s'accoupler avec lui"*. Les sentiments sont absents et l'amour n'existe pas à ce moment; c'est un acte de possession, un acte primaire, bestial, et finalement c'est comme ça qu'on a peuplé la terre... Car, nous sommes tous des descendants de jeunes filles ou de femmes violées; nous sommes tous les descendants de ces femmes esclaves. Oui ! Oui ! Nous sommes le descendant de femmes martyres. Oui! Mais nous sommes aussi tous, je dis bien tous, les descendants de ces hommes violents et violeurs. Nous avons tous ce péché dans le sang, nous avons tous cette tache indélébile d'être des descendants de violées et de violeurs et jusqu'à la septième génération...

Mon client n'est pas cet « être infect » décrit avec une certaine froideur par l'accusation. Il est sain de corps et d'esprit, vous a dit Monsieur le docteur expert. Il n'a pas eu de pulsion de violence ou de viol. Non ! Il a fait l'amour à une femme, avec son consentement et son désir, il a rempli sa mission d'homme... Ce n'est tout de même pas lui qui a inventé le désir et l'amour, la libido et les hormones, il a rempli la mission que lui a imposée la nature ou Dieu, il l'a fait avec délicatesse, amour et consentement total de sa compagne. Ce mot « *compagne* » peut vous sembler trop fort, moi je peux affirmer que c'est sa femme biblique et la femme biblique est une compagne pour la vie.

En fait un homme et une femme se sont aimés. Je ne dis pas : " il l'a aimé". Je dis : **"ils se sont aimés"**. Et leur amour a même été béni. Ils

vont être le papa et la maman, d'un petit être qui grandit bien au chaud, on vient de m'apprendre aujourd'hui que c'était un garçon... L'amour, la nature, la vie avec une longue Vie et qui sera le vainqueur et ils le seront quelques soit la décision que vous prendrez, les vainqueurs de l'aventure vécue par ce couple. Ce couple victime de la société, société-anonyme qui devrait être dans le banc des accusés et je vais m'en expliquer:

Un homme et une femme s'aiment et ne peuvent résister au désir qu'ils ont l'un pour l'autre. Mais voilà, la mère de l'homme avait programmé son « fils » et en avait fait un robot pour qui l'avancement est le moteur de sa vie : les galons, les médailles, les honneurs, le salaire, après avoir conquis cela, il pourrait penser à se marier et à avoir des enfants. Il prendra femme non par amour, (je ne dis pas qu'il n'aura pas de bons sentiments) mais pour plaire à sa maman...

Vous le savez, lorsqu'on prend de l'âge, on retombe dans l'enfance. Aussi, Je vais terminer encore par un conte. Nous sommes dans une petite salle, une table, des chaises, derrière la table un monsieur avec une écharpe, devant la table un homme en uniforme, à ses côtés une jeune femme en robe blanche, des personnes remplissent la salle, un bébé dans les bras d'une des femmes ouvre ses grands yeux. Le Monsieur prend la parole et dit: "Monsieur Jean.....voulez-vous prendre pour épouse, mademoiselle Sophie... ici présente ?

Le vieil avocat s'est tourné vers la salle, puis vers l'accusé et a porté sa main en cornet vers son oreille, semblant attendre un mot qui viendrait rompre un silence devenu pesant. Puis, subitement du box des accusés une voix forte s'était élevée et un "oui" ferme et comme désespéré avait jailli. Imperturbable, l'avocat avait continué: "Mademoiselle Sophie... voulez-vous prendre pour époux monsieur Jean... ici présent ?

Alors de la salle une petite voix avait dit: " oui ! Jean, je te veux pour époux". L'avocat, s'était tourné vers les jurés le visage bouleversé: Mesdames, Messieurs, je vous jure que je n'avais pas prémédité cela et j'en suis tout bouleversé, nous ne sommes pas maître de ces choses. Alors levant les yeux et les bras au ciel, il avait d'une voix sourde

déclamé: *"Ils se sont unis devant vous mon Dieu, les hommes ont voulu les séparer, et devant les hommes et les témoins, ils viennent d'affirmer leur amour et ils sont mari et femme pour toujours et ils reçoivent votre bénédiction et celle de tous les présents"*.

Alors de la salle des cris s'étaient élevés qui disaient: " acquittement, acquittement... ». Le président avait tapé de son marteau en disant: "silence ou je fais évacuer la salle". Puis les jurés se sont retirés avec dignité par une petite porte. Une petite demi-heure après, les juges sont revenus avec les jurés. Le Président avait repris sa place et la parole en disant simplement : "Monsieur Jean Bougrat... vous êtes acquitté. Sophie et Jean avaient compris que leur cauchemar était fini et que la vie commençait pour eux. Il n'y avait plus de veuve et d'orphelin. Jean a été réintégré dans la Gendarmerie et affecté dans une île lointaine où ils ont fait de suite encore deux enfants.

=====

**EL PROCU** – Auteur Robert Faurd à Bellerive/A. – Il y en a 11 chapitres définitivement écrit. Il m'en reste encore 9/20 à revoir et mettre en ordre, si Dieu le veut bien.